

REVUE DE PRESSE

La Fin de l'homme rouge, ou le temps du désenchantement (1^{ère} partie)

RE-CRÉATION



Photographies : Guillaume Herbaut

Dix histoires au milieu de nulle part (2^{ème} partie)

CRÉATION

de Svetlana Alexievitch

Prix Nobel de littérature 2015

Publié aux Editions Actes Sud / Traduction de Sophie Bénéch

Adaptation et mise en scène de Stéphanie Loïk

Du 25 octobre au 5 novembre 2017 à Anis Gras / Le lieu de l'autre, Arcueil
Du 14 au 17 novembre 2017 à Tropiques Atrium Scène nationale, Fort-de-France, Martinique
Du 29 novembre au 22 décembre 2017 à L'Atalante, Paris

Contact presse : Catherine Guizard/La Strada & Cies • 06 60 43 21 13 • lastrada.cguizard@gmail.com

RE-CRÉATION

La Fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement (1^{ère} partie)

CRÉATION

Dix histoires au milieu de nulle part (2^{ème} partie)

de Svetlana Alexievitch

Prix Nobel de littérature 2015

Publié aux éditions Actes Sud / Traduction de Sophie Benech

Avec

Vladimir Barbera, Denis Boyer, Véra Ermakova, Aurore James,
Guillaume Laloux, Elsa Ritter

Adaptation et mise en scène **Stéphanie Loïk**

Création lumière

Création musicale, chef de chœur

Chants russes

Assistante à la mise en scène et régie son

Assistant Compagnie

Film

Compagnonnage

Gérard Gillot

Jacques Labarrière

Véra Ermakova

Ariane Blaise

Igor Oberg

Jean-Christophe Leforestier

Françoise Dô



© Michael Bunel

Coproduction : Théâtre du Labrador, Anis Gras/Le lieu de l'autre, Tropiques Atrium Scène nationale,
avec le soutien du Fonds d'Insertion professionnelle de l'Académie de l'Union- ESPTL,
DRAC Nouvelle Aquitaine et Région Nouvelle Aquitaine.

Avec le soutien du Conseil départemental du Val de Marne dans le cadre de l'aide à création.

Avec le soutien de la SPEDIDAM

Coréalisation: L'Atalante, Anis Gras/Le lieu de l'autre.

Avec le soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France - Ministère de la Culture et de la Communication.

Le Théâtre du Labrador est conventionné par la DRAC Ile-de-France.

Liste des journalistes venus

Journaux

Télérama	Fabienne Pascaud
Télérama Sortir	Fabienne Pascaud
Figaroscope	Armelle Héliot
Le canard enchaîné	Mathieu Perez
France Catholique	Pierre François
La Terrasse	Anaïs Heluin
Madinin'art	Roland Sabra Martinique
SNES	Micheline Rousselet

Web

Le Monde.fr	Evelyne Tran
Frictions	Jean-Pierre Han
Regart's.org	Bruno Fourniès
Regart's.org	Élishéva Zonabend
Théâtre du blog	Mireille Davidovici
L'Humanité.fr	Gérald Rossi
Scènneweb	Stéphane Capron
Froggy's delight	Nicolas Arnstam
Journaldebordduneaccro	Edith Rappoport
BSC News	Eloïse Bouchet
Un fauteuil pour l'orchestre	Nicolas Brizault
Un fauteuil pour l'orchestre	Denis Sanglard
Pianopancier.com	Isabelle Buisson
JDD/Europe 1	Annie Chenieux
ARTS-chipels.fr	Sarah Franck
BC Le Rideau rouge	Béatrice Chaland
Le droit de vivre Licra	Evelyne Sellés-Fischer
Les Rêveries de Camille Arman	Camille Arman

Avant-premières Journaux et Web

La Terrasse	Entretien Stéphanie Loïk - Catherine Robert
L'US Mag	Entretien Stéphanie Loïk - Micheline Rousselet
Journal France-Antilles	
Madinin'art	

Radios

Radio RLDM Martinique
Le Journal de France Inter

Télévision - Vidéo

Théâtre Martinique.com
Martinique Première Journal

*Théâtre, Contemporain*

Dix Histoires au milieu de nulle part



On aime beaucoup | ★ ★ ★ ★ ★ (aucune note)

La très engagée et très artiste Stéphanie Loïk poursuit son infernale sarabande politique. Théâtralisant et chorégraphiant pour la deuxième fois le Prix Nobel de littérature 2015 Svetlana Alexievitch, elle nous livre, en les stylisant superbement, en les magnifiant et évitant ainsi tout pathos, les récits de vie très ordinaire de Russes, Tchétchènes, Biélorusses, Arméniens, Azerbaïdjanais dans la Russie de Poutine, qu'a su recueillir avec tant de pudeur et d'émotion l'écrivaine... Tout de noir vêtus, six talentueux jeunes acteurs disent, jouent, dansent, chantent, psalmodient avec sobriété l'épouvante. Et la violence insoutenable d'un régime abandonné à la tyrannie devient assourdissante...

Fabienne Pascaud



© Michael Bunel



SCÈNES LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

16 Dec 2017

Il y a horreur et horreur. Celle, assassine, des dictatures que décrit le prix Nobel de littérature 2015, Svetlana Alexievitch, dans *La Fin de l'homme rouge* et qu'adapte, dans *Dix Histoires au milieu de nulle part*, la toujours engagée et passionnée Stéphanie Loïk. I

Comme le travail chorégraphique, et lui aussi musical, que réussit Stéphanie Loïk dans son adaptation de *La Fin de l'homme rouge*. C'est la deuxième fois qu'elle s'attaque à ce texte aux multiples voix, aux milliers de cris où se hurle et se murmure à la fois la terreur de vivre aujourd'hui dans certains territoires de la Russie d'aujourd'hui. La violence d'Etat y nourrit la violence privée. Tout de noir vêtus, les six jeunes comédiens menés à la baguette par Loïk chantent, dansent, interprètent sans pathos ce requiem de notre temps où s'inscrivent tant témoignage de sang et de larmes. Entrelacé d'histoires individuelles terribles, le spectacle parvient pourtant à l'infinie tendresse et compassion par la grâce même des acteurs via la direction très cadrée de Loïk. Sa mise en scène au carré est devenue ici métaphore même du pouvoir...

mercredi 13 décembre 2017



«DIX HISTOIRES AU MILIEU DE NULLE PART»



ATALANTE

10, place Charles-Dullin (XVIII^e).

TÉL. : 01 46 06 11 90.

HORAIRES : lun., mer., ven. à 20 h 30 ;
jeu., sam. à 19 h, dim. à 17 h 45.

PLACES : de 12 à 20 €.

JUSQU'AU 22 déc.

Dans la petite salle de l'Atalante, les brumes et les sombres lumières se dissipent. On aperçoit les protagonistes de la représentation. Le spectacle glisse de danse à jeu théâtral, de mouvement à immobilité. Une gestuelle très particulière a été mise au point par Stéphanie Loïk, qui poursuit son chemin au cœur d'œuvres non pensées pour le théâtre. Mais elle sait faire affleurer la puissance dramatique des textes qu'elle choisit. Avec la Biélorusse Svetlana Alexievitch, Prix Nobel 2015, elle nous plonge au cœur d'une société âpre dans laquelle chacun pourtant oppose à l'adversité dignité et force d'âme. Les « romans-documents » de l'auteur passionnent Stéphanie Loïk. Après *La Fin de l'homme rouge*, elle guide six jeunes comédiens, trois filles, trois garçons, dans *Dix histoires au milieu de nulle part*. Elle travaille par ellipses, suspensions, chœur, voix isolées, déplacements glissés de groupes. Se déploie un vocabulaire très élaboré mais d'un dessin très pur, qui fascine. Les intrigues, ces « dix histoires » sont comme des bijoux sertis de nuit et d'incertitudes. Les jeunes ont une sincérité qui émeut. Ils sont disciplinés, fins, et exaltent le propos. ■ A.H.

Profitez de réservations à prix réduits sur www.ticketac.com

Paru le Mercredi 1^{er} Novembre 2017

Dix histoires au milieu de nulle part

AVEC ce spectacle, Stéphanie Lotk achève son diptyque consacré à « La fin de l'homme rouge ». Cette fresque, composée par l'écrivaine biélorusse Svetlana Alexievitch (1) à partir de centaines de témoignages d'hommes et de femmes anonymes, nous fait vivre les vingt-cinq ans qui nous mènent de l'effondrement de la « civilisation soviétique » aux années Poutine.

Sur un plateau nu à la lu-

mière tamisée, six jeunes comédiens nous racontent ici la Russie d'aujourd'hui. Durant 1 h 45, ils s'expriment tour à tour ou en chœur, ponctuent leurs récits de chants, se déplacent au ralenti. Ils nous disent la peur des attentats des uns, l'émigration des autres. Et les séquelles dont souffrent ces existences meurtries. Voyez Abulfaz et Margarita.

Lui est musulman, elle est arménienne. Ils se sont ren-

contrés en 1988 à Bakou pendant la guerre du Haut-Karabagh (qui opposait l'Arménie à l'Azerbaïdjan, ex-républiques soviétiques). Puis ils ont fui les pogroms, se sont réfugiés à Moscou, où ils vivent sans permis de séjour. « Des gens comme nous, ici, il y en a autant que des grains de sable dans le désert. »

M. P.

(1) 688 p., 12 €, Actes Sud.
● A Anis Gras, à Arles.



© Michael Bunel

FRANCE Catholique

THÉÂTRE

« DIX HISTOIRES... » **Génial**

par Pierre FRANÇOIS

Il faut du génie pour parvenir à créer et une parenté et une différence entre deux spectacles qui se font suite tout en aboutissant au même résultat : rendre audible une réalité d'une cruauté indicible sans attenter à la dignité des personnes ni tomber dans l'esthétisme.

COMMENT NE PAS S'EXTASIER – une fois de plus – devant le second volet de l'adaptation de *La Fin de l'homme rouge*, ce roman-reportage de Svetlana Alexievitch – prix Nobel de littérature en 2015 – que Stéphanie Loïc a adapté au même titre que ses quatre autres documents ? Impossible ! Certes, on ressent une légère inquiétude lorsque l'on voit les comédiens arriver, en noir et sous un éclairage froid, comme lors de la précédente mise en scène. Va-t-on assister à une suite en forme de plagiat de la première partie ? Quelques secondes suffisent pour se rendre compte que non.

L'aspect hiératique a disparu ; on est dans l'évocation presque onirique de cauchemars. Pour parvenir à faire passer le message, un message si dur que d'aucuns ont abandonné la lec-

Il s'agit de parler, de révéler, les pogroms qui ont opposé Arméniens et Azéris

Stupéfiant !

Berlin 33 est un extrait de *Histoire d'un Allemand – Souvenirs 1914-1933*, de Sebastian Haffner. Cet Allemand a fui son pays en 1938 et on suppose qu'il a écrit ses souvenirs vers 1940, lesquels ont été retrouvés à sa mort, en 1999. Le livre qui les relate est d'un intérêt à la fois historique et psychologique. Il montre comment la population, qui n'était majoritairement pas favorable à Hitler (cf. les élections de 1932 et 1933), est progressivement anesthésiée puis amenée à composer et enfin à adhérer par conviction ou peur.

René Loyer et son équipe n'ont extrait de ce livre qu'une partie du passage concernant l'année 1933 augmentée de quelques autres permettant de situer le contexte personnel et familial de Sebastian Haffner.

Le choix de mise en scène a été celui dit du "théâtre de narration", un genre né en Italie il y a quinze ans lorsque Silvio Berlusconi a fait des coupes drastiques dans le budget de la culture. Il s'agit de mettre un comédien seul face au public avec le minimum de décor.

Une unité parfaite entre gestes, intonations et paroles, le jeu est sobre et réaliste. Nous sommes dans le salon de Sebastian Haffner qui se raconte et raconte ce qui se passait alors autour de lui sans affectation, sans condamnation, sans théoriser, comme on raconte une histoire qui nous est arrivée. On est dans un moment intemporel tant le texte nous parle alors pourtant qu'il s'agit d'une page d'histoire passée. ■

Berlin 33, spectacle conçu par Laurence Campet, Olivia Kryger, René Loyer. À partir de 15 ans. Les 18 et 19 novembre au Théâtre Jean-Vilar de Suresnes (92), tél. : 01.55.53.10.60.



René Loyer.



PIERRE FRANÇOIS

ture du livre, la metteur en scène choisit les passages qui sont donnés par l'ensemble des comédiens et comédiennes danseurs, parfois à la suite, parfois en écho. De plus, du point de vue formel, elle l'emballage dans une chorégraphie qui va le rendre audible, donc efficace. Enfin, la bande-son et les chants repris par les comédiens sont dosés avec une remarquable précision. De ce point de vue, il n'est pas exagéré de comparer la démarche théâtrale de Stéphanie Loïc à celle, photographique, de Sebastião Salgado : même souci d'humanisme, même souci de dignité des victimes, même désir de témoigner, même recours à une esthétique sobre mais non esthétisante pour faire passer le message.

Ici, il s'agit de parler, de révéler, devrait-on dire tant l'événement a été passé sous silence, les pogroms qui ont opposé Arméniens et Azéris dans le Haut-Karabakh entre 1988 et 1994 en racontant l'histoire d'un couple mixte. Mais aussi la condition des travailleurs tadjiks, anciens citoyens soviétiques devenus immigrés clandestins à Moscou, et donc exposés à toutes les exploitations, y compris de la part des milices nationalistes. Enfin, une troisième partie du spectacle décrit les doutes et idéologies de la jeunesse russe ou biélorusse, entre ceux qui voudraient restaurer l'Empire et ceux qui fuient à l'étranger. C'est bien plus qu'un beau spectacle, c'est un spectacle nécessaire. ■

Dix histoires au milieu de nulle part, de Svetlana Alexievitch. Avec Vladimir Barbera, Denis Boyer, Vera Ermakova... Du 14 au 17 novembre à Tropiques Atrium, 6, rue Jacques Carotte, Fort-de-France, tél. : 05.96.70.79.29, www.tropiques-atrion.fr.

Du 29 novembre au 22 décembre au Théâtre de l'Atalante, 10, place Charles-Dullin, 75018 Paris, les lundi, mercredi, vendredi (20h30), jeudi et samedi (19h). Et dimanche, dyptique : (16h) *La Fin de l'homme rouge* ou *le temps du désenchantement* et (18h15) *Dix histoires au milieu de nulle part*. Tél. : 01.46.06.11.90, www.theatre-atalante.com.

La fin de l'homme rouge / Dix histoires au milieu de nulle part



THÉÂTRE DE L'ATALANTE / DE
SVETLANA ALEXIEVITCH / MES
STÉPHANIE LOIK

Publié le 23 novembre 2017 - N° 200

Avec *Dix histoires au milieu de nulle part* et la recreation de *La fin de l'homme rouge* (2015), Stéphanie Loik poursuit en beauté un travail commencé il y a dix ans sur l'œuvre de la Biélorusse Svetlana Alexievitch.

Stéphanie Loik n'a pas attendu l'attribution du Prix Nobel de Littérature à Svetlana Alexievitch en 2015 pour s'intéresser à l'œuvre de l'auteure et journaliste biélorusse. Dès 2009, elle adapte et met en scène avec les élèves du Conservatoire National Supérieur de Paris *La guerre n'a pas un visage de femme* et *Les cercueils de zinc*. Des romans-documents – hybrides, les livres de Svetlana Alexievitch échappent à toute catégorie – composés de nombreux témoignages d'anonymes sur la Seconde Guerre Mondiale et la guerre en Afghanistan. Dès lors, la femme de théâtre se donne pour objectif de rendre hommage avec ses outils à la constance et la ténacité de la femme de lettres et aux milliers de voix que celle-ci a recueillies et dont elle a nourri ses six ouvrages. La détermination de Stéphanie Loik n'a pas failli. Pour preuve, le diptyque composé de *La fin de l'homme rouge* ou *le temps du désenchantement*, recréé pour l'occasion, et de *Dix histoires au milieu de nulle part* créé en septembre à Anis-Gras / Le lieu de l'autre et repris au Théâtre de l'Atalante, où d'autres jeunes comédiens issus d'une école supérieure de théâtre – l'Académie-Ecole Professionnelle Supérieure de Théâtre du Limousin – se font les merveilleux passeurs de tragédies individuelles sauvegardées par Svetlana Alexievitch. Cela autour d'une nouvelle période sombre de l'histoire soviétique : l'éclatement de l'URSS.

L'homo soviéticus par l'épure

À rebours d'une tendance à la représentation hyperbale des drames historiques, Stéphanie Loik opte dans ce diptyque pour une forme épurée à l'extrême. Étrangère à toute forme de séduction, y compris par les larmes. Sur un plateau nu, plongés dans une semi-pénombre, les six interprètes – Vladimir Barbera, Denis Boyer, Véra Ermakova, Aurèle James, Guillaume Laloux et Elsa Ritter –, très simplement vêtus en noir, occupent le plateau comme s'il était le dernier refuge de la parole. Mais sans la précipitation qui accompagne souvent l'urgence de dire. Au contraire. Avec une retenue et une précision en phase avec la pudeur des récits collectés par l'écrivain biélorusse, les comédiens font surgir tout un monde de leur partition de mots et de gestes. Lesquels s'arrêtent dans la première partie juste avant de devenir danse, et franchissent souvent le cap dans la seconde, également plus acrobatique et musicale. C'est qu'il y est question d'un amour. D'une passion brisée par le conflit armé qui oppose les deux peuples arméniens et azerbaïdjanais dans le Haut Karabakh entre 1988 et 1994. Sans proposer une incarnation de ces drames, le délicat théâtre rituel de Stéphanie Loik en transmet la profondeur. Et suggère une méditation sur les répétitions de l'histoire.

Analís Heluin



■ THÉÂTRE

« La fin de l'homme rouge » : un théâtre hors norme

18 novembre 2017

— Par Roland Sabat —



« Montrer le monde dans ses détails pour être juste » Svetlana Alexievitch

La nostalgie d'un temps passé ne conduit pas à vouloir sa restauration. Le diptyque *La fin de l'homme rouge* construit à partir de « Dix histoires dans un intérieur rouge » et de « Dix histoires au milieu de nulle part » en est une très belle illustration. Le livre est l'aboutissement d'un travail de recueil, sur un quart de siècle, de témoignages que Svetlana Alexievitch (Prix Nobel de littérature 2015) est allée chercher, magnétophone à la main, dans le Caucase, dans le pays profond, dans cette Russie qui considère Moscou comme une capitale étrangère. Sa méthode : « poser des questions non sur la politique, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse, sur la musique, les danses, les coupes de cheveux, sur les milliers de détails d'une vie. »

La première partie aborde la construction et l'écroulement du mythe fondateur du régime

communiste à savoir l'homme nouveau, « l'Homo Sovieticus ». On retrouve cette idée forte de l'adhésion à une idéologie se faisant sur le mode d'une croyance. La promesse des lendemains redonne du communisme à mettre en regard avec celle d'un paradis dans l'au-delà. Loin de toute rationalité on est là encore dans le domaine de la pensée achémienne, de cette pensée qui refuse tout écart, tout interstice, toute possibilité d'introduire un doute. L'explicite à sa solution dans un ailleurs, un dieu quelconque. Ce dieu, peu importe son nom, est un produit du déni du manque : la plénitude existe, elle viendra, plus tard...

Il revenait du Goulag. Faute de lui rendre sa femme morte on déportait on lui redonnait sa carte du parti et tout était cublé. L'Aveu d'Artur London montrait comment un dirigeant communiste pouvait accepter sa condamnation à mort, tout aussi arbitraire fut-elle au nom de l'intérêt supérieur du Parti. Se laisser tuer en témoignage de sa foi plutôt que d'abjurer ainsi fait le martyr. Cette première partie porte sur l'histoire d'un mythe, sur les sacrifices consentis à sa réification. Des aurores écouissantes de la perestroïka aux horreurs céphalopodiques d'un capitalisme triomphant s'avance un défilé d'espérances trahies, de vestes retournées, de cyniques aux dents longues, de fortunes insensées accumulées par le pillage de l'Etat et la foule innombrable des laissés pour compte. D'un peu plus d'une heure elle renvoie à l'histoire, celle qui s'écrit avec la majuscule.

La deuxième partie, « Dix histoires au milieu de nulle part » est un peu plus longue, une heure quarante cinq et c'est la plus passionnante. Elle s'articule autour de deux récits, les lésions persistantes des victimes des attentats répétés opérés à Moscou depuis la première guerre en Tchétchénie et l'histoire d'un impossible amour entre une chrétienne arménienne et un musulman azerbaïdjanais. Se déploie l'honneur des massacres et des crimes communautaires de pauvres hôtes qui ayant tout perdu se vautrent dans la haine et s'accrochent naufragés d'une histoire qui les dépasse à la bouée nauséabonde du repli identitaire, soutenus dans cette perdition par le discours religieux qui les nomme. Communisme ou intégrisme religieux, seules varient les modalités de présentation du drapier. Ce fil de la narration de cette histoire d'amour shakespearienne, de sa lenteur intentionnée le spectateur se trouve pris dans l'attente d'une attente toujours renaissante. Et dans le même temps s'insinue, sournois, l'idée que les Russes seraient les laissés pour compte, les oubliés de l'émancipation des peuples. Un personnage ne dit pas : « Les Russes ne comprennent pas la liberté, ce qu'il leur faut, c'est un cosaque et un fouet ». L'auraient-ils trouver en Poutine ?

Ce nouvel opus s'inscrit dans la trace ouverte du *Tchemobyl for ever* présenté l'an dernier. On retrouve la spécificité unique en son genre du travail de Stéphanie Loick, l'insistance de faire entendre un texte et non pas de l'interpréter, l'impératif d'un engagement corps et âme des comédiens dans un rôle de passeurs d'histoires, le souci de toujours faire valoir l'interaction entre l'individu et le chœur qui le porte et auquel il contribue, ce rappel insistant de l'existence de plusieurs plans d'énonciation, ce travail sur les ombres et les lumières, le souci apporté à la bande son, le bruissement musique et chants à cappella tout est pensé, réfléchi, tout est assujéti au texte. La répétition en écho du dire est là pour signifier la communauté éprouvée. Stéphanie Loick invente un théâtre dans lequel la chorégraphie des corps, le geste dans la lenteur élanée et retenue de son mouvement, épousent au plus près le mot dans son énonciation. Et pourtant ce n'est ni du théâtre dansé ni de la danse théâtralisée. C'est un office au service d'un verbe qu'il donne à entendre, à enlacer, à faire aimer.

C'est un théâtre, qui peut paraître difficile à un esprit formaté par « Au théâtre ce soir » mais le jeune public des scolaires a parfois semblé plus ouvert et plus réceptif que celui des parents ou des accompagnateurs. Le théâtre peut donc être lui aussi un lieu de pédagogie inversée!

Fort-de-France, le 18/11/2017

R.S.

Actualité théâtrale

Jusqu'au 5 novembre à Anis Gras/Le lieu de l'autre à Arcueil

► « Dix histoires au milieu de nulle part »

Du 14 au 17 novembre au Tropiques Atrium à Fort de France,
Martinique - Du 29 novembre au 22 décembre à L'Atalante à
Paris

mardi 31 octobre 2017

Stéphanie Loik poursuit le travail qu'elle avait entrepris en 2015 avec *La fin de l'homme rouge* ou *Le temps du désenchantement*, d'après le livre éponyme de Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature 2015.

Cette fois elle s'intéresse à la partie du roman-document consacrée aux attentats (groupe scolaire de Beslan et métro de Moscou en 2004) et aux séquelles laissées aux victimes : angoisse de ne pas pouvoir sortir du lieu de l'attentat, peur récurrente de reprendre le métro. Puis elle s'attache au conflit du Haut-Karabakh, où s'affrontèrent Arméniens et Azéris, en relatant l'histoire d'amour d'une jeune Arménienne et d'un Azerbaïdjanais. Un pogrom anti-arménien déclenche des vagues de violence qui ensuite atteignent les Azerbaïdjanais, amenant Moscou à prendre le contrôle de la région. La conjugaison de ces massacres et des attentats ont eu des conséquences profondes et vivaces dans l'attitude des Russes vis-à-vis des Caucasiens.



Vêtus de noir, les six jeunes acteurs, trois hommes et trois femmes disent le texte, s'adressant au public comme autant de narrateurs. Le texte est fort, porteur d'émotions qui s'impriment dans la mémoire. Une voix dit : « Ce sont nos voisins qui ont fait cela. Jusqu'à présent c'étaient des gens normaux » une autre : « On voit un terroriste dans tout caucasien. Je les hais tous ». Le groupe porte le texte. Les voix forment un chœur qui fait entendre les témoignages. Les voix racontent les emplois précaires et mal payés. Elles montent, pour dire la peur d'être renvoyés qu'ont les Caucasiens réfugiés à Moscou, jusqu'au cri : « mais où pourrions-nous aller ? » Mais c'est surtout par les corps que passent les émotions, des corps qui prennent le relais des mots, des corps qui tombent l'un après l'autre lorsqu'il est question des attentats ou qui oscillent comme pris de vertige, des corps qui se regroupent comme dans les statues de l'ère soviétique ou se séparent comme les Arméniens et les Azéris. Une fille est lancée en l'air comme un corps frappé par une explosion, une autre prise de panique grimpe sur les épaules des autres avant de retomber, la jeune Arménienne arondit ses bras comme pour protéger l'enfant qu'elle porte, les mains se tendent, les visages s'enlourdissent dans les mains pour cacher la douleur. Encore plus que dans *La fin de l'homme rouge*, la chorégraphie se met au service de l'émotion dans le droit fil de ce que disait Svetlana Alexievitch : « Je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non d'une historienne ». Musique (bruits stridents, musique arménienne ou russe) et éclairages servent les images d'une société qui se fracture.

Les aspects contradictoires de la fin du communisme s'incarnent avec force dans ces *Dix histoires au milieu de nulle part*. Comme le dit un des Caucasiens à la fin : « avant nous étions tous des soviétiques, maintenant nous sommes des individus de nationalité caucasienne ».

Micheline Rousselet



Dix histoires au milieu de nulle part - Adaptation de Stéphanie Loïk - d'après *Vremya sekond hend* de Svetlana Alexievitch au THEATRE DE L'ATALANTE - 10 PLACE CHARLES DULLIN 75018 PARIS - du 11 au 22 Décembre 2017 -

Photo de 11.12.2017 par Thomas...

[Dix histoires au milieu de nulle part](#)



Avec : Vladimir Barbera, Denis Boyer, Véra Ermakova, Aurore James, Guillaume Laloux, Elsa Ritter

Ariane Blaise (Assistant(e) à la mise en scène), Françoise Dô (Collaboration artistique), Gérard Gillot (Création lumières), Jacques Labarrière (Musique), Jean-Christophe Leforestier (Création vidéo), Igor Öberg (Assistant(e)), Jacques Labarrière (Chef de chœur), Véra Ermakova (Chants russes), Ariane Blaise (Régie son), Alice Fournier (Conception graphique), Guillaume Herbaut (Photographies)

La Russie, un peuple comme un grand corps, ses muscles, ses artères, ses poumons, ses racines, son cœur. Cette réalité si complexe, Svetlana ALEXIEVITCH, journaliste de formation, tente de l'éprouver à la façon d'une acupunctrice dont les aiguilles se plantent sur les points les plus sensibles de la peau afin d'évacuer les douleurs.

Dix histoires au milieu de nulle part brassent les témoignages de femmes et d'hommes de la Russie et la Biélorussie d'aujourd'hui sous l'ère de Vladimir POULINE et d'Alexandre KOULENCHENKO.

Comment respirent-ils ces hommes et ces femmes qui ont eu à subir les attentats terroristes de Moscou, la guerre de Tchétchénie, le pogrom contre les Arméniens ?

Il est évident qu'on ne les entend pas dans les médias, ces travailleurs tadjiks qui viennent du Caucase à MOSCOU victimes de la répression, traités de « euls noirs » et de métèques ».

Il ne s'agit pas pour Svetlana ALEXIEVITCH de faire du reportage « doloriste » pour le plaisir de susciter la compassion. La vérité c'est que tous ces gens au-devant desquels elle se tourne n'ont jamais la parole dans leur propre pays, ils sont invisibles.

Délicate est donc sa mission politique de leur offrir une visibilité, une écoute que la plupart n'imaginent pas possible.

Ce sentiment est profondément partagé par la metteuse en scène et adaptatrice Stéphanie LOIK.

Six comédiens, trois femmes et trois hommes, également chanteurs, circassiens et danseurs, jouent le rôle de passeurs de leurs histoires. Ils forment un chœur dans l'obscurité, la plus à même de représenter leur espace souterrain.

Langage du corps ! C'est ce langage qu'explore de façon tangible la metteuse en scène, pour mettre en valeur toutes ces correspondances entre les expressions des visages, des mains, des dos, des silhouettes de chair en somme, porteuses des paroles des invisibles.

Chorégraphie au ras des émotions, à fleur de peau, de silences aussi, juste pour écouter, comprendre aussi que l'histoire des humains transite nécessairement par le corps et donc notre mémoire, cruciale.

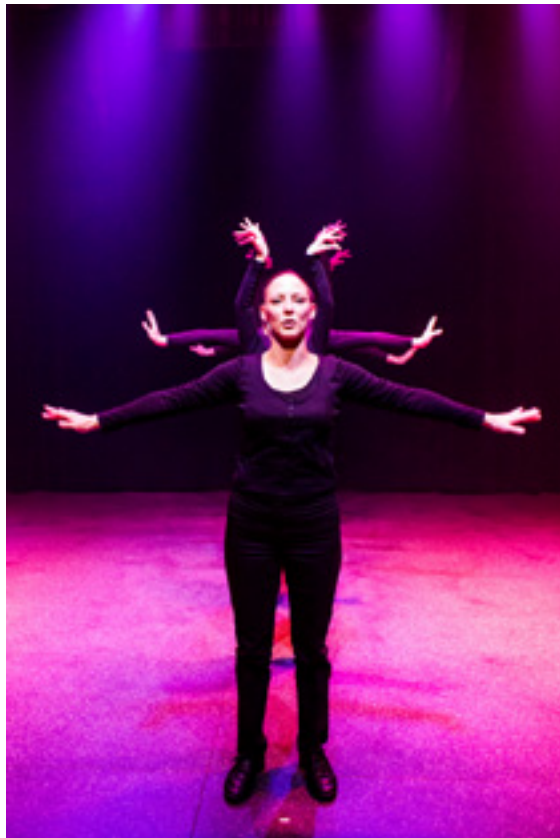
Lors d'un récit particulièrement tragique, le chœur crie « Tais-toi ! » Et nous-mêmes, spectateurs, pourrions-nous demander pourquoi répandre le bruit de toute cette douleur insupportable.

Parce que tous ces crimes rapportés questionnent l'humain et qu'hélas nous n'en n'avons pas fini de lutter.

Le chœur chorégraphié par Stéphanie LOIK a la beauté d'une colombe qui étend ses ailes, qui porte juste dans son bec un message, un rêve de paix.

Paris, le 11 Décembre 2017

Evelyn Tran



© Michael Bunel

FRICTIONS

REVUE EN LIGNE

Accueil Catalogue Abonnez-vous Chroniques Critiques Livres Presse Librairies Liens Contact

« Un spectacle saisissant - Impudique pudeur selon El Khatib »

Géométrie de la douleur

Dix histoires au milieu de nulle part (2e partie) de Svetlana Alexievitch. Adaptation et mise en scène de Stéphanie Loik. Anis Gras, le lieu de l'autre, jusqu'au 5 novembre à 19 h 30. www.loloudelaubre.com Reprise du 29 novembre au 22 décembre à l'Atalante (Paris).

Avec une rare détermination, Stéphanie Loik poursuit son exploration et la mise au jour de l'univers de la journaliste et romancière Svetlana Alexievitch. *Dix histoires au milieu de nulle part* fait donc suite à *La fin de l'homme rouge* ou *le temps du désenchantement* qu'elle nous avait proposé voilà deux ans, en 2015. L'évolution du contenu de ces œuvres est tout entier enfermé dans leurs titres. Le temps du désenchantement terminé, ne reste aux protagonistes, hommes et femmes du peuple, anonymes parmi les anonymes auxquels Svetlana Alexievitch s'est toujours plu à accorder toute son attention, qu'à tenter de vivre leurs petites histoires individuelles, souvent dans les plus grandes souffrances et difficultés. Autrefois – c'est répété à plusieurs reprises dans le spectacle – il y avait un pays et une langue communs ; tout cela a volé en éclats, ne reste qu'une multitude de petits états, des religions et des langues différentes ; il ne peut dès lors y avoir que des petites histoires (et non plus une histoire commune) – dix saisies par Stéphanie Loik et ses compagnons de travail –, « au milieu de nulle part », effectivement et non plus dans un pays désigné... Stéphanie Loik, à son habitude, s'est saisie à bras le corps de la matière extrêmement riche de Svetlana Alexievitch pour en tirer les histoires qui lui semblaient peut-être les plus emblématiques, comme celle – ce n'est là qu'un exemple parmi quelques autres tout aussi parlants – de cet impossible amour entre une arménienne et un azerbaïdjanais au fil des ans, de leur rencontre, à leur mariage contracté malgré les avis contraires des familles, et à la naissance de leur premier enfant... Les paroles, dans leur simplicité même, sont bouleversantes alors que transparaît à travers elles la réalité historique que l'on méconnaît ici, en France, parce que trop éloignée de nous. Cette simplicité, Stéphanie Loik la retranscrit sur le plateau de manière chorale, grâce à la présence physique de six jeunes comédiens, trois filles et trois garçons, tous issus de la même promotion de l'Académie de Limoges où elle était intervenue. Six jeunes gens en pleine grâce marchant d'un même pas, respirant d'un même souffle, et se prêtant de bon gré aux figures géométriques que leur impose leur metteur en scène, essayant ainsi de quadriller l'espace de la douleur. Tout dès lors se déroule dans une sorte de cauchemar climatisé, celui d'un monde en pleine déréliction. On connaît le style radical de Stéphanie Loik, il atteint ici un degré de perfection étonnant dans la mesure où quelque chose de l'ordre de la douceur, une douloureuse douceur, est venu s'immiscer dans les évolutions des comédiens qu'il convient de tous citer pour la cohérence et l'homogénéité de leur travail commun, Vladimir Barbera, Denis Boyer, Véra Erkanova, Aurélien James, Guillaume Laloux et Elsa Ritter. On ne manquera pas non plus de souligner la qualité de la création musicale signée Jacques Labarrière qui accompagne de bout en bout et de manière lancinante la représentation.

Jean-Pierre Han



© Michael Bunel



RegArts

www.regarts.org

L'œuvre vit du regard qu'on lui porte (Pierre Soulages)

ACCUEIL

THÉÂTRE

DIX HISTOIRES AU MILIEU DE NULLE PART

Anis Gras / Le lieu de l'autre
55 avenue Laplace
94110 Arcueil
01 49 12 03 29

Jusqu'au 3 novembre, du mercredi au samedi 19h30, dimanche 17h15

Paris
Théâtre de l'Audace
30 place Charles Dullin
75018 Paris
01 46 06 11 90

Du 29 novembre au 22 décembre.

lundi, mercredi et vendredi à 20h30, jeudi et samedi à 19h, dimanche à 18h15



J'ai cherché, mais je n'ai pas trouvé le terme qui pourrait définir « Dix histoires au milieu de nulle part ». Théâtre, spectacle, chorégraphie, œuvre chorale... aucune de ces désignations ne suffit. Il s'agit d'autre chose. Un acte qui dépasse les définitions usuelles, et qui englobe et se nourrit de toutes les disciplines qui viennent d'être citées. On pourrait parler de l'incarnation d'idées, de voix, de mise en chair, tant ce qui se passe sur le plateau semble de l'ordre de l'éphémère apparition, de l'exceptionnelle présence du vivant.

Pourtant tout est réglé au millimètre au souffle près. Gestes, démarches, attitudes, puissances retenues, harmonies des déplacements et des voix, portés, balancements, symbioses des corps, fusions des individualités, les six interprètes se meuvent et réagissent sans l'écart de la moindre seconde, comme un seul corps aux multiples individualités. Ils sont à la fois coryphée, portent la parole, les paroles des témoignages recueillis par Svetlana Alexievitch, et à la fois tissu social, humanité en questionnement, qui vient s'adresser à nous un peu comme une créature mythique aux multiples visages, incarnation païenne au cœur qui souffre, aux bouches qui réclament, aux yeux qui s'ouvrent comme des gouffres d'incertitudes, de peurs, d'espoirs, de grandeur et de simplicité : la voix de peuples face à l'incompréhensible existence.

Toute la mise en scène – qui est également une mise en mouvement, corps et voix – de Stéphanie Loïk tend à donner échos aux différents témoignages extraits de la dernière œuvre de Svetlana Alexievitch (prix Nobel de Littérature 2015) dans cette partie de *La fin de l'homme rouge* qui traite de l'après soviétisme : Moscou, les attentats de 2004 et d'après, Bakou quelques années avant, les rivalités, les haines qui s'exacerbent entre Azerbaïdjanais et Arméniens, puis retour à Moscou où les clivages se dressent de plus en plus étanches entre les minorités, les immigrés de l'ancienne URSS, les clandestins venus du Caucase...

Moscou, Bakou, Arménie, Azerbaïdjan, Caucase... tout ces noms sonnent lointain... mais, étonnamment, ce qui est révélé des exactions là-bas ressemble à ce qui semble se développer en Europe et ailleurs dans le monde : replis des nationalités sur elles-mêmes, mise en place de sous-citoyens sans droits, déchaînement contre des minorités ethniques ou religieuses etc. Tout cela est proche de nous à nous toucher.

D'autant plus que l'autre exceptionnelle vertu de cette mise en scène est cette manière de faire entendre ces vies, de les faire voir et exister, non pas seulement en s'adressant à nos intellects, mais autant et même d'avantage en passant par l'impact direct fait à nos sens : certaines parties chorégraphiées sont comme des énergies pures que l'on reçoit au ventre, certaines scènes évoquées secrètent immédiatement des images dans notre imaginaire, au point que l'on croit avoir vu pour de vrai, ces vies, et les mots viennent souvent percuter les peaux avant les esprits.

Pourtant, sur la scène nue de l'Anis Gras, toujours rien d'autre que les six interprètes, un éclairage très soigné et le son lointain des grondements du monde : explosions, musiques par vagues, fourmillements. Cela suffit pour faire passer des frissons qui naissent autant des histoires tragiques racontées que de la beauté pure des chorégraphies, du jeu et des chants des trois comédiennes et des trois comédiens.

« Dix histoires au milieu de nulle part » est le deuxième volet d'un diptyque comprenant une re-création d'une autre partie de l'adaptation du même livre (créée en 2015) : « *La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement* ». Le diptyque se joue les dimanches après-midi. (1h45 chaque spectacle).

Bruno Fougères



LA FIN DE L'HOMME ROUGE

Théâtre de l'Aulnaie
10, place Charles Dullin
75018 Paris
Réservations : 01 46 06 11 90

Jusqu'au 22 décembre 2017

Diptyque :

La Fin de l'homme rouge ou le Temps du dévachement (1ère partie)
dimanche à 16h00

Dix histoires au milieu de nulle part (2ème partie)
dimanche à 18h15

Diplômée de la faculté de journalisme de Minsk (capitale de la Biélorussie), Svetlana Alexievitch est une personnalité journalistique, mais également littéraire, qui s'est vu attribuer le Prix Nobel de littérature en 2015.

Ses deux essais, *La Fin de l'homme rouge* et *Dix histoires au milieu de nulle part*, qui traitent de l'effondrement de l'Union soviétique pour le premier, du quotidien de femmes et d'hommes dans la Russie et la Biélorussie d'aujourd'hui, procèdent à partir d'interviews recueillis tout au long de ces quinze dernières années et constituent un roman-reportage bouleversant sur l'histoire et la mémoire d'un peuple.

Il semble a priori difficile d'imaginer une théâtralisation de ce texte fait pour être lu.

C'est pourtant dans cette entreprise que s'est lancée Stéphanie Loïk.

Un plateau nu plongé dans la pénombre.

Une voix off déroulant les événements marquants de l'U.R.S.S. depuis l'avènement du communisme.

Six comédiens vêtus de noir, trois femmes, trois hommes, dont les silhouettes émergent du brouillard qui enveloppe la salle en continu.

Chœur douloureux où le récit débité d'une voix monocorde par Véra Ermakova est repris sur un ton sourd, un rythme lent, par le reste des comédiens.

Corps qui se meuvent avec lenteur.

Bras qui se lèvent, se posent, à l'unisson.

Pour faire entendre ces histoires vécues.

Propos désabusés et désenchantés d'ex-Soviétiques sur les changements brutaux entraînés par l'implosion de l'Union Soviétique.

Désarroi face au capitalisme triomphant.

Dans la deuxième partie, le rythme s'accélère, le mouvement des corps se fait plus impétueux, plus acrobatique.

Pour dire la violence.

Attentats terroristes qui se répètent, d'année en année.

Sauvagerie des peuples, autrefois « frères », qui s'entreteuent avec une barbarie insoutenable.

« Tais-toi ! Tais-toi ! » crie-t-on au récit des horreurs d'une victime d'un des nombreux pogroms perpétrés contre les Arméniens dans le Haut Karabakh (enclave peuplée d'Arméniens en Azerbaïdjan) entre 1988 et 1994.

Histoire d'un amour impossible entre une Arménienne et un Azerbaïdjanais.

Beauté des chants.

Avec ce magnifique requiem, Stéphanie Loïk fait résonner les voix de centaines de témoins brisés à jamais, ceux dont l'histoire a été laminée, anéantie par l'Histoire.

Élishéva Zonabend

Théâtre du blog

Dix histoires au milieu de nulle part d'après La fin de l'homme rouge de Svetlana Alexievitch

Passé dans 21 octobre, 2017 dans critique.

Dix histoires au milieu de nulle part d'après *La fin de l'homme rouge* de Svetlana Alexievitch, adaptation et mise en scène de Stéphanie Loïk



"Je pose des questions, non sur le socialisme mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse, écrit Svetlana Alexievitch. L'histoire ne s'intéresse qu'aux faits; les émotions, elles, restent toujours en marge. Moi, je regarde le monde avec les yeux d'une littéraire et non d'une historienne. - Armée d'un magnétophone et d'un stylo, elle a parcouru son pays à la recherche d'une espèce en voie de disparition, l' "homme soviétique": cet objet d'étude, depuis son premier livre, publié en 1985, est encore le thème de *La Fin de l'homme rouge*. Ce poignant requiem fait résonner les voix de centaines de témoins, brisée après l'implosion de l'Union soviétique. Un texte polyphonique dont Stéphanie Loïk tire un spectacle en forme de diptyque, après avoir adapté, depuis 2009, pour de jeunes acteurs d'écoles supérieures de théâtre, quatre livres de cette écrivaine prix Nobel de littérature 2015. Le premier volet: *La Fin*

de l'homme rouge ou le temps du désenchantement comporte la même distribution que le second, et obéit à la même esthétique.

Sur le plateau nu, six jeunes acteurs, vêtus de noir, forment un chœur uniforme, et se partagent les témoignages d'hommes et de femmes de tout âge et de toute condition. Mouvements précis, corps évoluant dans l'espace, lente chorégraphie mêlée d'acrobaties, silences calculés ponctués de chants russes : ces jeunes comédiens expriment avec force le désarroi d'individus laminés par l'histoire, quelle que soit leur origine. - Le temps de l'espoir a été remplacé par le temps de la peur -, une peur qui s'empare aussi des plus jeunes. Les interprètes donnent voix et corps à leurs interrogations et leurs réactions après les attentats terroristes qui ont frappé Moscou. La haine monte envers les Caucasiens. Les nationalistes (les "natchi"), veulent la restauration d'un Grand Empire slave. D'autres relisent Marx et Lénine, on les appelle... les esclaves de l'utopie.

Ces propos multiples et contradictoires, «tirés des bruits de la rue et des conversations de cuisines» nous sont rapportés à pas et gestes comptés : - On en a ras le bol des Juifs, des tchékistes, des homosexuels - dit l'un. - Moi je suis de gauche, dit un autre. (...) Pourquoi on ne descend pas dans la rue ? - Les comédiens rampent, se relèvent, s'escaladent, pirouettent sous des lumières vacillantes, accompagnés d'une bande-son discrète mais tout aussi expressive. - J'ai trois foyers, ma terre biélorusse, la patrie de mon père, (...) l'Ukraine, la patrie de ma mère (...), et la grande culture russe sans laquelle je ne peux m'imaginer -, explique dans sa préface Svetlana Alexievitch. Cette question de l'identité perdue, à la chute du régime soviétique, plus particulièrement sous l'ère de Vladimir Poutine et d'Alexandre Loukachenko, est au centre de la deuxième partie de *La Fin de l'homme rouge*. Après avoir fait entendre des propos racistes ou dubitatifs, nés de cette perte d'identité, le spectacle restitue le chapitre *Où il est question de Roméo et Juliette... seulement ils s'appelaient Margarita et Abudifaz*. Elle arménienne et lui, azerbaïdjanais croyaient en l'amour. Mais entre 1988 et 1994, les Azéris et les Arméniens s'entre-tuent : un pogrom contre les Arméniens a déchainé des massacres en chaîne.

On reçoit le récit poignant et poétique de cette jeune femme en plein cœur, admirablement retranscrit par la romancière et restitué par les interprètes. La mise en scène ne joue pas sur le pathos. Gestuelle, musique, et choralité de la parole opèrent un détachement onirique. Pourquoi un tel malheur ? Comment survivre à cet enfer où l'histoire précipite tant de peuples ? se demande-t-on. Ce spectacle coup de poing, porteur d'un parole forte et joué dans un style très singulier, exige des comédiens une grande maîtrise corporelle et vocale. Tous issus de l'Académie de Limoges (promotion Anton Kouznetsov, 2013), ils ont répété intensivement deux mois et demi, selon la méthode russe, sous la direction d'un chef de chœur pour les chants, et de circassiens pour les acrobaties et sous la férule obstinée de la metteuse en scène qui côtoie ici dix ans de travail sur les œuvres de Svetlana Alexievitch. Malgré quelques longueurs et une forme qui pourrait déconcerter certains, la performance des acteurs porte ses fruits et le résultat ne laissera personne indifférent. Il incite aussi à se plonger plus avant dans le roman document alors qu'on commémore les cent ans de la Révolution russe.

Mireille Davidovici

Théâtre. Dix histoires pour dire un espoir toujours vif

GÉRARD ROSSI | MICHÈLE, 20 NOVEMBRE 2017 | HUMANITE.FR



Photo: Michael Bunel

Stéphanie Loïc adapte et met en scène *Dix histoires au milieu de nulle part* de Svetlana Alexievitch, dans une polyphonie dansée bâtie à partir de récits de jeunes russes et biélorusses confrontés à leur quotidien.

Ils sont vêtus de noir des pieds à la tête, sur une scène aussi sombre. Seules les élégantes lumières de Gérard Gillot façonnent l'espace. Dans un ensemble très chorégraphié, Vladimir Barbera, Denis Boyer, Véra Ermakova, Aurore James, Guillaume Laloux, Elsa Ritter sont les voix de ces *Dix histoires de nulle part*, écrites par Svetlana Alexievitch (Nobel de littérature en 2015). L'écrivaine, comme dans ses précédents textes (notamment *La fin de l'homme rouge*, créé en 2015 et re-monté cette année, ou encore *La Supplication - Tchernobyl, chronique du monde après l'apocalypse* (joué par la même compagnie l'an dernier) emploie la technique de l'interview pour récolter la parole de russes et biélorusses de toutes conditions sociales.

A partir de ce matériau brut, l'auteure construit un récit, qui ici, en dix segments, parle d'un amour impossible entre un azerbaïdjanais et une arménienne, de la guerre en Tchétchénie, des attentats terroristes à Moscou, des interrogations de la jeunesse sur son devenir, alors qu'aujourd'hui Vladimir Poutine et Alexandre Loukachenko président respectivement Russie et Biélorussie.

Une adaptation de romans

Stéphanie Loïc, qui a adapté les cinq romans-documents de Svetlana Alexievitch, estime « qu'ils n'en font qu'un, l'Histoire d'une utopie ». Car, dit-elle, au delà des corps meurtris, de la misère et des drames actuels, « des jeunes se dressent (...) ils aspirent à la liberté des idées, au droit de pouvoir rêver, de pouvoir circuler (même si), une autre partie prône la restauration d'un grand empire, ils sont définis comme "nationalistes" ». En fait, poursuit-elle, « il n'y a plus d'empire rouge, mais "l'Homme rouge", lui, est toujours là. Il continue d'exister. Les discussions sur le socialisme ne sont pas terminées... ».

Après une série de présentations dans la salle d' « Anis Gras - l'Autre lieu » à Arcueil en octobre, puis une tournée en Martinique sur la scène nationale de Tropiques Atrium à Fort-de-France, ces *Dix histoires* arrivent au théâtre parisien de l'Atalante où sera reprise aussi la fin de *l'Homme rouge*.

Les six comédiens sont issus de l'Académie-école professionnelle supérieure de théâtre du Limousin. Leur travail, insiste Stéphanie Loïc, est « de se mettre au service des textes, de les faire entendre, et non de les interpréter ». Et elle parle d'une « envie de défendre ces paroles humaines ». Elle a bien été entendue.

Voyage sensoriel dans l'œuvre de Svetlana Alexievitch

27 octobre 2017 / dans À la une, A voir, Arceuil, Les critiques, Paris, Théâtre / par Stéphane Capron



photo Michael Buel

Stéphanie Loïk poursuit son travail autour de l'œuvre de la Prix Nobel de Littérature Svetlana Alexievitch. Elle présente en ce moment un diptyque qui reprend *La Fin de l'homme rouge*, et une nouvelle création *Dix histoires au milieu de nulle part*.

Le travail de Svetlana Alexievitch est documentaire. Ses années de journaliste sur le terrain en Afghanistan ou à Tchernobyl l'ont amené à recueillir de nombreux témoignages. C'est cette matière qui inspire la metteuse en scène Stéphanie Loïk. Elle est devenue en France la spécialiste de l'œuvre de la Prix Nobel de Littérature.

Le spectacle est interprété par 6 jeunes comédiens issus de l'Académie-Ecole Professionnelle Supérieure de Théâtre du Limousin. Il raconte la vie quotidienne dans l'ex URSS à partir d'histoires simples. Un amour impossible entre une arménienne et un azerbaïdjanais ou les difficultés des travailleurs tadjiks à Moscou. C'est un véritable questionnement sur la Russie d'aujourd'hui. C'est factuel, sans manichéisme et rempli d'émotion.

Stéphanie Loïk installe une véritable tension sur le plateau dans une forme hybride brute et frontale. Un théâtre sans fioriture, qui nécessite une concentration extrême pour les interprètes, à la fois comédiens, danseurs, circassiens, chanteurs : ils forment un chœur moderne éclatant. Avec leurs gestes, ils dessinent des espaces et des paysages. Le texte de Svetlana Alexievitch est raconté avec une douceur apaisante, dans un univers sonore de Jacques Labarrière (mention spéciale à Ariane Blaise qui réalise tous les mixages en direct) qui permet à chaque comédien de composer sa propre partition musicale. Le spectacle est radical dans sa forme et dans sa narration, il peut dérouter certains spectateurs, mais tout le monde tombera d'accord sur le **travail minutieux des acteurs** qui sont tous épatants.

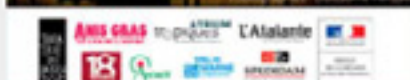
Stéphane CAPRON



DIX HISTOIRES AU MILIEU DE NULLE PART Théâtre L'Atalante (Paris) novembre 2017

Dix histoires au milieu de nulle part

Svetlana Alexievitch
Stéphanie Loïk



Comédie dramatique écrite et mise en scène par Stéphanie Loïk, Vladimir Barbera, Denis Boyer, Véra Ermakova, Aurore James, Guillaume Laloux et Elsa Ritter.

Une fumée qui enveloppe tout. Dans l'obscurité, seule une douche lumineuse permet de distinguer des silhouettes regroupées qui se déplacent comme au ralenti. Et bientôt parvient les échos d'attentats perpétrés régulièrement à Moscou.

A partir des textes de Svetlana Alexievitch, journaliste biélorusse (Prix Nobel de littérature 2015), Stéphanie Loïk a bâti un singulier travail choral où l'on est saisi d'entrée par le niveau de

concentration et d'engagement des six interprètes (Vladimir Barbera, Denis Boyer, Véra Ermakova, Aurore James, Guillaume Laloux et Elsa Ritter), tous époustouffants, qui se meuvent dans une même respiration. D'une maîtrise totale,

"Dix histoires au milieu de nulle part" (qui succède à **"La fin de l'homme rouge"**), telle une cérémonie incantatoire, fait évoluer ses six comédiens (formés à l'Académie-Ecole Supérieure Professionnelle de Théâtre du Limousin) tous de noir vêtus, dans une osmose absolue, éclairés par les magnifiques lumières de Gérard Gillot pour raconter la vie de femmes et d'hommes dans la Russie de ces vingt dernières années.

Les textes de Svetlana Alexievitch relatent la vie depuis l'écclatement de l'Union soviétique. Des attentats terroristes à Moscou à une histoire d'amour contrariée pendant les exactions de la guerre entre l'Arménie et l'Azerbaïdjan, par les voix du chœur sont restitués tous ces récits qui dessinent un portrait réaliste et grave des pays de l'ex-U.R.S.S.

Les voix, les chants, la chorégraphie, la façon qu'ont les six femmes et hommes de nous transmettre ces témoignages sont éminemment poignants.

D'une densité phénoménale, **"Dix histoires au milieu de nulle part"**, adapté et mis en scène par Stéphanie Loïk, est un spectacle marquant, un de ceux auquel on repense longtemps après par la force des images qu'il procure.

Un admirable travail.

Nicolas Amstam

DIX HISTOIRES AU MILIEU DE NULLE PART L'Atalante 11 décembre

Publié le 12 décembre 2017 par edithrappoport

De Svetlana Alexeïvitch, adaptation et mise en scène de Stéphanie Loïk, coproduction Théâtre du Labrador, Anis Gras Le lieu de l'autre, Tropic Atrium Scène Nationale

Dix histoires en milieu de nulle part raconte la vie de femmes et d'hommes dans la Russie et la Biélorussie d'aujourd'hui sous l'ère de Vladimir Poutine et d'Alexandre Loukatchenko.

Nous voyons dans la pénombre 6 silhouettes se balancer qui chuchotent. Une fille se renverse, elle rampe. Tous s'allongent dans la pénombre : « Ils l'ont torturé, pourquoi, je n'en parle plus ! (...) Il y avait 8 jours qu'ils me marchaient dessus, tranquillement, comme si j'étais morte. » On voit une pyramide de corps qu'on relève. « Mon grand père disait qu'il avait rencontré des êtres humains, uniquement pendant la guerre. On construit des mosquées partout, je les hais tous ! Il y avait tous les jours des assassinats, ce sont des Tadjiks et des Moldaves qu'ils vont égorger (...) Des sacrifices humains comme dans les temps anciens (...) La Russie se vide de ses cerveaux, se remplit de travailleurs immigrés. Personne ne respecte la loi, que ce soit en haut ou en bas. »

Sous l'Union Soviétique, ils faisaient partie du même peuple, avec l'éclatement ils se sont hais et entretués. L'amour entre communautés est devenu impossible, des centaines de milliers de personnes ont dû fuir leur pays pour échapper à d'immenses massacres. « Avant nous étions tous des soviétiques. Tous les Arméniens de Bakou sont partis ! ».

Un travail choral par six jeunes acteurs de l'Académie de Limoges dans des lumières soignées de Gérard Gillot, nous cloue sur nos sièges, tant l'horreur de cette réalité méconnue est terrifiante.



© Michael Bunel

Svetlana Alexievitch : une mise en scène bouleversante de Stéphanie Loïk

Publication : 12 décembre 2017

Dix histoires au milieu de nulle part

Svetlana Alexievitch
Stéphanie Loïk



Photographies : Guillaume Herbaut



Par Eloïse Bouchet - « Je vais vers l'homme pour rencontrer son mystère », écrit Svetlana Alexievitch, journaliste et auteure biélorusse, lauréate du prix Médicis en 2013 et du prix Nobel de littérature en 2015.

Dans son livre à la lisière du documentaire « La Fin de l'homme rouge », l'auteure, qui se définit elle-même comme « une personne oreille », munie d'un magnétophone et d'un stylo, a consigné les témoignages de « ce type d'homme particulier, « l'Homme Soviétique » qui comprend les Russes mais aussi les Biélorusses, les Turkmènes, les Ukrainiens, les Kazakhs... toutes générations et parcours confondus, mais tous conçus dans le « laboratoire du marxisme-léninisme ».

Alexievitch entend « sculpter une époque » en tissant le fil de ces vies aussi ordinaires que passionnantes dans un livre polyphonique où la singularité de chaque voix, son timbre, sa pulsation sont respectés, rendant ainsi visibles les émotions, contenues ou épanchées. L'Auteure questionne les témoins « non sur le socialisme, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse... Sur la musique, les danses, les coupes de cheveux (car) ... c'est la seule façon d'insérer la catastrophe dans un cadre familial ». Elle recueille ainsi les amours, les espoirs et les rêves déçus de ceux qui ont vécu la transition brutale du totalitarisme communiste à un monde dépourvu d'idéal, dominé par « sa Majesté Consommation » et par une nouvelle forme de terreur. Comme elle l'écrit, « le temps de l'espoir a été remplacé par le temps de la peur. Le temps est revenu en arrière ».

Comment transposer une telle œuvre ? Quand elle la découvre, la metteuse en scène, Stéphanie Loïk, ne se pose pas la question : elle est bouleversée. Après avoir rencontré Alexievitch, elle décide

d'adapter tous ses livres, dont « Dix histoires au milieu de nulle part », seconde partie de « La Fin de l'homme rouge ». Elle y enchevêtre différents témoignages : ceux d'une Arménienne et d'un Azerbaïdjanais, dont l'amour a été empêché par les conflits entre leurs peuples respectifs ; ceux de Caucasiens, traités de « culs noirs, métèques » et violentés par les skinheads ; ceux d'une jeunesse éclatée entre les démocrates, les nationalistes anti-occidentaux, appelés « natchi », ou les nostalgiques de Staline, « esclaves de l'utopie ».

Dans ce spectacle choral, six comédiens font entendre tantôt à l'unisson, tantôt en décalé, ces voix plurielles, murmures lointains ou cris déchirants, parfois scandés, et toujours sous-tendus par une vitalité singulière. Tout concourt à créer une atmosphère pesante : musique faible et inquiétante ; ressac de la mer en fond sonore, battement des vagues ; fumée épaisse qui étouffe, aveugle, au point qu'on est parfois saisi d'une angoisse claustrophobe. Derrière les volutes, apparaissent les visages blêmes, auréolés de mystère, et les yeux pochés des six comédiens qui, dans un jeu sans emphase, retiennent la douleur au point qu'elle modifie leurs traits, leurs corps, leurs mouvements.

Le corps est langage : des corps parfois tendus, contraints et tétanisés, parfois souples et gracieux ; des corps s'entassant pour former une pyramide inerte - évocation terrifiante ; des corps qui forment une vague ondulant, remuant les flots de la mer Histoire. Des corps qui ne forment qu'un bloc ou qui, au contraire, s'éparpillent en atomes, isolés, comme l'homme moderne. Les mouvements chorégraphiés sont d'une extrême précision, rien n'est laissé au hasard. Chaque pas est défini à l'avance, contrôlé.

Si on aimerait parfois se dérober à la violence et la morbidité qui s'écoulent lentement sous nos yeux, on sent bien que ce temps de l'écoute est nécessaire. Car, à l'inverse des informations qui défilent furtivement à la télévision ou sur internet, un drame faisant d'un clic oublier le précédent, cette adaptation nous met, pendant plus d'une heure et demie, face aux exactions, aux destins individuels broyés et laminés et semble nous dire : écoute, regarde.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

Dix histoires au milieu de nulle part, de Svetlana Alexievitch, adaptation et mise en scène de Stéphanie Loïk, à L'Atalante

Déc 01, 2017 | Commentaires fermés sur Dix histoires au milieu de nulle part, de Svetlana Alexievitch, adaptation et mise en scène de Stéphanie Loïk, à L'Atalante



// Article de Nicolas Brizault

Nous entrons dans un monde à part, terrible sans doute. Pas vraiment le temps de papoter en s'asseyant, nous sommes tout de suite plongés dans une brume austère, trace de douleurs passées mais si présentes. Là, sur scène, nous attendant et apparaissant peu à peu sous les volutes s'effaçant, six individus, six aux identités partagées, répétées, qui nous racontent ici un (un seul ?) attentat dans le métro russe. Douleurs, terreurs, morts et sursauts, les corps rebondissant ou s'écrasant les uns contre les autres, construisant l'image de l'incompréhensible, ou tâchant de le faire, le tout à travers une souplesse et une légèreté lentes, ralenties, décomposées. Premier coup de poing, invitation surprenante à écouter, regarder, sentir, du moins tenter de le faire face à cette douleur qui va s'étendre devant nous, goutte à goutte ou dans l'éclat terrible du trop tard.

Avec ces quelques minutes, Stéphanie Loïk nous ensevelit dans le travail considérable de Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature 2015. D'abord journaliste, Svetlana Alexievitch s'est tournée très tôt, dès les années 1980, en Russie et en Biélorussie, vers les « voix », vers ceux qui racontent, comme ils le peuvent, les traumatismes ayant traversés récemment l'histoire soviétique. Ces voix sont ici utilisées telles quelles par Stéphanie Loïk, qui ne veut pas que des personnages nous racontent ces histoires, mais que ce soit un écho qui nous étouffe, nous fasse ainsi circuler dans les attentats, mais aussi dans les « traces », si on peut utiliser un terme aussi léger, de la guerre de Tchétchénie, à travers la vie d'hommes et de femmes en Russie et en Biélorussie, ou au travers de conflits dans le Haut Karabakh, entre les Azéris et les Arméniens, pogroms, maltraitances, viols.

Donc six voix noires, sombres, devant nous, six corps qui portent ces voix. Les histoires sont lentes, lancées tout de même devant nous. Elles prennent au bout d'un moment une identité, on sait qui est qui, les personnages remplacent les voix et curieusement la force s'éteint un peu, on contemple, certes, mais c'est ici ou là, davantage attirés par les costumes, les coiffures, on se met à imaginer, à se poser des questions idiotes face à des histoires qui, là, s'éteignent, auxquelles la répétition ne s'agrippe pas, et tombe. Dommage, et on a presque honte. Mais la brume, au bout de sa quatrième et bruyante sortie, nous lasse. On devient plus odieusement sensible son barouf mécanique qu'au sens pesant qu'elle voudrait exposer. Les gestes restent les mêmes et ne nous entraînent plus. On voudrait souffler un peu, leur faire changer de sens à ces gestes, pour leur faire retrouver la force époustouflante du début.

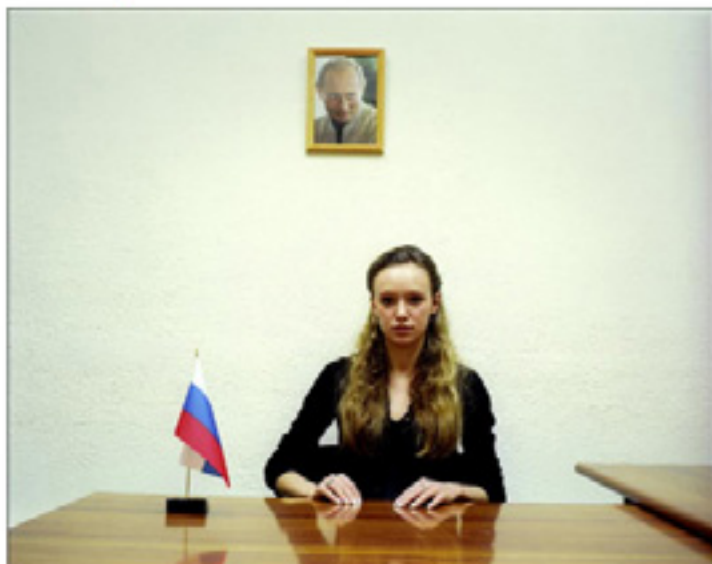
Les six voix sont portées par de jeunes comédiens dont on sent le talent et la capacité phénoménale de s'enfermer dans un jeu si difficile. Car certes, si quelques petites choses restent à affiner, *Dix histoires au milieu de nulle part* nous voit sortir de là au courant, à l'écoute, sensibles à ces blessures. C'est même curieux d'apercevoir ces sourires sur scène pendant les applaudissements. On est encore, nous, sous les décombres.

Un Fauteuil pour L'Orchestre

La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement de Svetlana Alexievitch, mise en scène de Stéphanie Loïk

Déc 01, 2017 | Commentaires fermés sur La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement de Svetlana Alexievitch, mise en scène de Stéphanie Loïk

fff article de Denis sanglard



© DR

L'implosion de l'Union Soviétique signe la fin de « l'homme soviétique » issu de 70 ans du marxisme-léninisme. Vingt-cinq ans d'effondrement, de désenchantement pour aboutir à Vladimir Poutine. Objet de la blague russe la plus courte : « Poutine est un démocrate ». Svetlana Alexievitch, biélorusse, prix Nobel de littérature 2015, se penche avec une belle acuité, en littéraire et non en historienne précise t-elle, sur l'histoire de ce basculement. Non aux faits historiques en eux-mêmes mais à la petite histoire. Celle des citoyens, de ces hommes et femmes de tous âges aux prises avec le quotidien, ce quotidien qui leur échappe dans ce maelstrom, ce bouleversement qu'ils perçoivent, brisés et impuissants, auxquels ils se raccrochent pourtant. Des milliers et menus détails d'une vie quotidienne disparue : l'importance de la littérature, le culte du héros, la guerre, la liberté –de sa découverte et de son usage- le capitalisme nouveau bientôt sauvage. Et la cuisine, la pièce centrale et parfois communautaire, dernier et unique espace où critiquer le régime. Des milliers de voix pour un seul peuple au bord toujours d'éclater, de se déchirer. « Il va bientôt se passer quelque chose. Et bientôt. (...) Tout le monde attend : qui, où, quand ? ». Des témoins humiliés, des déportés, des bourreaux, des toujours staliniens, des toujours socialistes, des résistants aux anciennes et nouvelles dictatures, des nostalgiques bolchéviques...De ces voix au centre d'une réalité politique catastrophique qui n'en finit pas de résonner, échos lancinants, l'histoire russe prend une dimension terriblement humaine et tragique.

Stéphanie Loïk signe une mise en scène rare, exigeante, juste. Près de trois heures d'une création poignante mais sans pathos. Plateau nu, lumière entre chien et loup, c'est un chœur qui se présente à nous. Ils sont onze pour ces milliers de voix. Six filles, cinq garçons. Gestuelle lente et mécanique. Pas martiaux englués. Gestes empruntés aux affiches de propagande, aux chorégraphies militantes et citoyennes. Mais ici par leurs lancinantes répétitions, bientôt vides de sens. Le corps soviétique, fier objet de propagande politique, est comme vidé de sa substance, tournant à vide, mis à nu, dépouillé. Reste la parole. Froide, à l'émotion retenue ou si peu. Répétée, chuchotée, elle résonne et circule comme un écho assourdi. Stéphanie Loïk donne à entendre. Et nous restons glacés, saisis devant ce qui est énoncé. Et qui se heurte parfois. Tant de contradictions, de paradoxes qui donnent de la réalité de l'histoire, de sa perception, une complexité loin des faits officiels simplifiés ordinaires. Ainsi l'histoire de Vera et de son fils, Igor, élevé dans le culte du héros patriotique, de la guerre et des poètes. Et qui se pend à 14 ans. Vera n'a pas de réponse mais une culpabilité immense d'avoir élevé son fils dans le culte de « la mort plus belle que la vie ». Thématique russe... A la parole de la mère, dite par les filles, se substitue la parole des amis d'Igor. Autre réponse possible à ce suicide devant le malaise de cette jeunesse n'ayant pas connu le régime socialiste, en pleine déroute devant les conséquences de la perestroïka et la guerre d'Afghanistan. Le montage de Stéphanie Loïk est minutieux et d'une grande cohérence. Ce texte diffracte une réalité en de multiples éclats de vies, masquées et traversées par les faits historiques mais qui est de fait contingente à ce quotidien bousculé par les événements politiques. D'autres voix s'élèvent, toutes contradictoires et complémentaires à la fois qui dénoncent le chaos, la déroute et l'effondrement. L'espoir et la peur. Ce qui aurait pu être une mise en scène aride, d'une grande sécheresse est heureusement compensé par un lyrisme qui voit certaines interventions ponctuées de chants ou de musique. Chants révolutionnaires, chants populaires ou religieux, le contrepoint qui est bouleversant, offre une respiration, un souffle où l'émotion vous tombe dessus. Et quand retentit, à capella, l'international, c'est tout simplement déchirant. Que veut dire encore aujourd'hui en Russie ce chant patriotique ? Un espoir comme celui de la manifestation du 11 décembre 2011 place Bolotnoïe de Moscou contre le régime de Poutine ? Ou la nostalgie à double tranchant de ce qui fut, qui n'est plus et, désormais, de nouveau espéré ?



Encore aujourd'hui

Mars 2017 / 6 Commentaires / 100 Critiques / 100 Critiques / 100 Critiques

Vous avez envie de savoir comment ça se passe aujourd'hui à Moscou et dans le Caucase. Comment ça se passe aujourd'hui et depuis la fin des années 80, fin du communisme et début de la Perestroïka ? Allez voir cette pièce en deux tableaux, dont Stéphanie Loik a tiré une polyphonie subtile et efficace, d'après les romans-documents de Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature en 2015.

Deux parties. Une première qui nous livre les témoignages de ceux qui ont eu à subir les attentats dans le métro de Moscou. L'horreur, l'impulsivité, l'état de choc, la peur, des bribes aussi parlantes qu'angoissantes, des images mentales qu'on se prend en pleine tête, des constats. « Le terrorisme, c'est un business. Des sacrifices humains comme dans les temps anciens » clament en chœur les six comédiens. Cette partie, bien qu'elle soit placée en Europe centrale et orientale, nous parle de et à nous, occidentaux qui subissons aussi le joug des attentats de fanatiques fondamentalistes religieux. On se dit que ça pourrait nous arriver demain d'être pris en otage d'un métro qui vient d'exploser. Et à l'agente de la station de métro d'hurler au téléphone « Mais qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse ! »



La seconde partie, plus longue, nous montre la manière dont se sont mis en place les pogroms contre les Arméniens à Bakou. Comment, d'une intimidation de rue tribale, on en est venu aux meurtres, aux viols, au saccage, à la barbarie pendant des semaines, à la volonté de l'extermination d'un peuple. Et pourtant deux êtres tentent de s'aimer hors de l'Histoire qui lie leur fratrie. Un Musulman et une Arménienne qui vivent leur histoire sans se préoccuper de savoir s'ils sont du bon côté. Même l'amour aura bien du mal à se débattre du mal ambiant qui règne et pourrit la vie des gens entre les différentes communautés, qui se sentent séparés, où plus aucune légalité ne régit les rapports. C'est qu'avant, tout le monde était Soviétique et parlait russe et qu'à l'effondrement de l'URSS, il a fallu se raccrocher à une autre culture, plus ancienne peut-être, plus archaïque sans doute et plus cruelle certainement. Et de conclure, malgré toute l'empathie qu'on a pour les Arméniens dans cette scène, qu'à quelques kilomètres du drame, dans une autre ville, un autre drame a eu lieu. Un autre pogrom. Et là, ce sont les Arméniens qui ont assassiné les Azéris.

PIANOPANIER.COM

Le mal est partout, il règne hors la loi dans les territoires du Nord où la religion et la barbarie ont remplacé la laïcité. On serait presque nostalgique de l'époque communiste comme l'exprime un personnage qui s'est pourtant battu contre le communisme toute sa vie. Et pendant ce temps-là, les « métèques » du Caucase fuient en Amérique quand ils le peuvent ou se réfugient à Moscou, où ils vivent comme des rats, dans une ville qui fait la part belle aux Slaves, aux Russes purs, tandis que les autres ne seraient qu'un sous-peuple. Sur les annonces de recherches de locations d'appartements se multiplient la mention « Non Russe, s'abstenir ».



Tout ce que vous allez entendre pendant 1 heure 45 est tiré de témoignages et va vous faire froid dans le dos tellement l'horreur est horrible. Stéphanie Loik fait intervenir les chants, les mélodies russes, la douceur de l'oud, comme des cicatrisants entre deux instants morbides. Elle convoque également l'acrobatie : six corps, trois hommes, trois femmes, interchangeable dans leur rôle, formant un corps à eux six, comme une entité déchue, vêtus de noir - on n'aurait pas vu une autre couleur pour relater l'insoutenable. Elle nous propose des danses comme celles de morts-vivants, de spectres, avec des chorégraphies sous des lumières en douche, évaporées par des fumigènes à chaque nouvelle révélation.

Dans quel état les comédiens sortent-ils de scène après avoir porté tous ces morts et toutes ces ignominies ? C'est une question qu'on peut se poser. Et on salue leur force, leur présence, leur engagement.

On pourra regretter une certaine lenteur qui accentue encore la pesanteur du texte et des situations. On sort ahuri, déprimé, le dégoût au bord des lèvres, mais sachant ce qui se passe là-bas, de la Tchétchénie à Moscou en passant par l'Azerbaïdjan. Et l'on pourra plus dire « On ne savait pas ».

Stéphanie Loik s'intéresse depuis longtemps au théâtre-documentaire, un genre pas facile et très singulier qui a quelque chose à dire... Et qu'il faut aller entendre.

Au théâtre cette semaine : "Singin' in the Rain", "Les Trois Sœurs", "Slava's Snowshow"...

🕒 12h00, le 15 décembre 2017

La sélection "En Scène" du JDD cette semaine : "Singin' in the Rain", "Les Trois Sœurs", "Aimez-moi", "Adieu Ferdinand! Le casino de Namur", "Slava's Snowshow", "Dix histoires au milieu de nulle part"

*Dix histoires au milieu de nulle part ***

Après *La fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement*, présenté en 2015, Stéphanie Loïk poursuit son travail autour de l'œuvre de Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature 2015, en adaptant la deuxième partie du roman. On retrouve dans *Dix histoires au milieu de nulle part* la forme chorale de sa mise en scène, l'ambiance crépusculaire trouée de nuages de fumée, un univers onirique où résonnent les témoignages poignants recueillis par l'auteur. Des tranches de vies brisées, des récits de pogroms, ou une histoire d'amour entre une Arménienne et un Azerbaïdjanais, l'un des moments forts du spectacle. Entièrement vêtus de noir, les six jeunes acteurs issus de l'Académie-Ecole Professionnelle supérieure de théâtre du Limousin - Vladimir Barbera, Denis Boyer, Vera Ermakova, Aurore James, Guillaume Laloux, Elsa Ritter - donnent la parole aux victimes d'un régime devenu fou. Dans une mise en espace très stylisée, un jeu parfaitement orchestré et exécuté, les corps rampent, basculent et s'entassent pour dire les victimes des charniers - "des sacrifices humains, comme dans les temps anciens" -, les voix chuchotent l'indicible, chantent, psalmodient, la gestuelle laisse deviner des horizons, des paysages, la chorégraphie précise maîtrise la tension des récits. Même si la forme méditative enferme le spectacle dans une esthétique qui peut lasser, elle fait entendre la voix de Svetlana Alexievitch : "Le temps de l'espoir a été remplacé par le temps de la peur. Le temps est revenu en arrière."

THÉÂTRE, DANSE

LA FIN DE L'HOMME ROUGE. LA RUSSIE POSTSOVIÉTIQUE DANS L'ŒIL D'UN CYLONE QUI A VALEUR D'UNIVERSEL

14 DÉCEMBRE 2017

Rédigé par Sarah Franck et publié depuis Overblog



L'empire soviétique s'est effondré. Après l'espoir intense suscité par la perestroïka vient le temps du désenchantement. Fidèle à sa manière de concevoir la mise en scène, Stéphanie Loix mêle le « théâtre documentaire » à la danse et aux disciplines circassiennes.

L'auteur, Svetlana Alexievitch, prix Nobel de littérature 2015, écrit à partir de témoignages de ses contemporains. Délaissant les « grands » sujets, elle s'intéresse au vécu, quotidien, de ceux qu'elle interviewe, transmettant une parole éminemment humaine. « Je pose, dit-elle, des questions non sur le socialisme, mais sur l'amour, la jalousie, l'enfance, la vieillesse. Sur la musique, les danses, les coupes de cheveux. Sur les milliers de détails d'une vie qui a disparu. C'est la seule façon d'insérer la catastrophe dans un cadre familier et d'essayer de raconter quelque chose. » La force du verbe vient de ce dire issu de l'expérience quotidienne, bien au-delà des thèses et des analyses. Il révèle une douleur pure, sans faïd, dans laquelle l'Inacceptable ne peut que demeurer inacceptable.

Des histoires poignantes

Dans le deuxième volet des années post-perestroïka que Stéphanie Loix nous propose, elle met en avant la désorientation complète de l'ex-monde soviétique, rendu, sans garde-fou, à la violence communautaire : travailleurs tadjiks de Moscou traités comme des « culs noirs », des « mâtiques », montée d'une extrême-droite pro-russe, attentats en série dans le métro moscovite, destructions, vols et assassinats perpétrés par les communistes tant arméniens qu'arméniens. Noir, le ciel est noir pour ceux qui s'aiment tels cette jeune Arménienne et son compagnon musulman qui, au mépris de l'opposition de leurs familles respectives finissent par se marier, signe d'espoir que la barbarie pourrait avoir une fin, et qu'un happy end serait possible... Mais là encore, point de refuge. S'ils émigrent à Moscou pour fuir l'insoutenable, c'est pour devenir clandestins dans un pays qu'ils continuent, malgré tout, à penser comme leur. *L'Homme Soviétique* perdure dans les titres mais la réalité a changé...



L'art du décalage

Ces témoignages d'individus dévorés par l'Histoire, Stéphanie Loix choisit de les faire émerger du brouillard qui ronge la scène, fantômes échappés du réel qui racontent leur propre destin, un destin qui leur est imposé et dans lequel ils se débattent. Trois hommes et trois femmes, danseurs-circassiens-gymnastes, portent cette parole dans sa crudité tragique. Mais leur corps dit autre chose que le texte. Ils oscillent lentement avec ensemble, comme à la limite du déséquilibre qui menace à tout moment de les faire chanceler. Êtres fragiles placés sur la frange étroite entre la station debout et l'effondrement, ils sont parole à plusieurs voix, chœur polyphonique vibrant parfois à l'unisson, d'autres fois alternance de voix, l'une pourvoyant ce que l'autre a entamé ou portant un dialogue. Ils ondulent en phase, se ressemblent, s'épaulent quand ils disent la similitude, la solidarité, s'écartent quand le monde extérieur fait une irruption agressive. Le décalage entre le texte, parfois pudique et retenu, parfois insoutenable dans le message qu'il porte, et une gestuelle très lente, qui rappelle le boté, introduit une étrangeté qui « dé-quotidienne » les témoignages, les écarte du reportage documentaire pour leur donner une valeur universelle, induire une réflexion plus large, plus générale sur les excès du communautarisme et sur l'évolution de la société contemporaine.

Noir est la nuit dans laquelle se débattent les personnages. Noir est la nuit dans laquelle nous nous débattons. En prendre conscience peut être un des moyens d'apercevoir, dans le lointain, la fragile lueur de la lumière, un embryon d'espoir.

**29
NOV**

« Dix histoires au milieu de nulle part ». De Svetlana Alexievitch. Adaptation, Mise en scène Stéphanie Loïk. (Paris, 29-11-2017, 20h30) ++

Les corps vacillent et s'écroulent sous le faisceau
Lumineux. Les attentats vident les vaisseaux
Sanguins, brûlent les poumons, tous anéantissent.
« Le terrorisme, c'est un business » qui ratisse.

La mort au ralenti,
Dans des chorégraphies
D'une lenteur extrême,
Explore un stratagème
Qui bouleverse autant
Que des larmes et du sang.

Des voix calmes et basses
Qui, notre esprit, enlacent
Et, sur un bruit de fond,
Fixent notre attention.

Ils sont en marche,
Avec des haches
Et ils arrachent
Tout sous les arches.

« La Russie se vide de ses cerveaux » au gré
Des desiderata,
« Se remplit de bras des travailleurs immigrés ».
Survie, au cas par cas.

« Les pogroms, les massacres des Arméniens »,
Un siècle d'Histoire et de crimes terribles.
Trois hommes et trois femmes, tous vêtus de noir,
Relatent les tortures et le désespoir.

Sous forme de danse macabre et circassienne,
Avec d'harmonieux mouvements qui se déchaînent
Pour englober le récit des atrocités,
Pour enrober d'amour les unions décrétées
Inavouables,
Impardonnables.

Le racisme,
L'intégrisme
Inhumain
Tue demain.
L'interdit,
Tout est dit.

« L'Atalante »
Nous présente
Une création
Pleine d'émotion.

"L'homme rouge" est-il mort ?

Tout en reprenant « *La Fin de l'homme rouge* » ou « *Le Temps du désenchantement* », sur l'effondrement de l'Union soviétique, Stéphanie Loïk adapte, à partir de témoignages, « *Dix histoires au milieu de nulle part* ».

Evelyn Sellès-Fischer

Années d'amentats à Moscou d'abord, explosions, corps qui rampent : « On entend des personnes crier... des gens me marchaient dessus, du sang et de la chair, voilà ce que je voyais. » « Il nous faudrait une guerre, peut-être qu'on pourrait rencontrer de vrais êtres humains. »

FLASHBACK SUR LES POGROMS

Entre 1988 et 1994, Arméniens et Azéris s'affrontent dans le Haut-Karabagh.

1988, Soumgaït, premier pogrom, est à l'origine de massacres perpétrés par l'armée azerbaïdjanaise. « Des gens en noir dansent sur la place avec des poignards, en criant Mort aux infidèles ! »

1990, pogrom de Bakou. « Il n'y a plus de place que pour les sangs purs musulmans. Les enfants jouent au massacre des Arméniens. » Récit de massacre, brut. « Des sacrifices humains comme dans les temps anciens... Qui est coupable ? » Et... « les gens n'achètent plus de porc ». Une jeune Arménienne regrette : « Nous vivions ensemble à la même table, les Ouzbeks, les Arméniens, les Russes, nous étions tous soviétiques. »

Après, « c'étaient les mêmes personnes, mais elles ne se regardaient plus ». Une sentinelle lui demande son laissez-passer, elle répond : « Mais... vous me voyez tous les jours ! » Les massacres sont les mêmes de tout temps. Les Arméniens avaient fui Bakou, les Azerbaïdjanais ont fui l'Arménie. Mêmes récits, mais c'étaient les Arméniens qui tuaient les Azerbaïdjanais.

SKINHEAD ET CROIX GAMMÉES

Il y a l'amour aussi, l'amour malgré, amour téméraire entre une Arménienne et un Azerbaïdjanais. 1991, enceinte, elle fuit à Moscou, munie de faux papiers. Le mari musulman la rejoint sept ans plus tard, sa famille avait volé son passeport.

joindre sa femme. Le doute s'installe. « Pendant des années, je me suis battue contre le communisme, je me demande si je ne me suis pas trompée. »

SIX COMÉDIENS VÊTUS DE NOIR

Les six comédiens vêtus de noir n'interprètent pas, ils font entendre les témoignages, l'insupportable ; un plateau noir, un travail choral soutenu par la lumière, l'acrobatie, la musique, les chants. La chorégraphie est précise.

Des jeux de mains très travaillés, aussi gracieux qu'évocateurs, mêlent poésie et horreur. La musique, très présente, reste discrète, les chants à cappella sont poignants. Pour l'auteur, l'homme rouge est toujours là. De jeunes Russes se rebellent contre un pouvoir totalitaire, se revendiquent des idéo-



logies révolutionnaires. D'autres exaltent les valeurs slaves, veulent restaurer un Grand Empire face à l'Europe qui se délite, tandis que « les esclaves de l'utopie » reviennent à Marx, au Che. Ce spectacle résonne gravement aujourd'hui. ■

La vie à Moscou est insupportable pour ces Caucasiens assimilés à des terroristes, à qui l'on confie les tâches subalternes dont les Russes ne veulent pas, qui se terrent par crainte des milices d'extrême droite. Sur la place Rouge, des skinheads arborent des croix gammées. Les appartements sont « à louer pour Russes orthodoxes ; autres s'abstenir ». Pas de permis de séjour : « Dégage, métièque. » Pour aller où ? Les Arméniens de Bakou partent en Amérique, le couple mixte ne le peut pas, « ils » ne croient pas l'histoire de ce musulman qui a mis sept ans à re-

Svetlana Alexievitch

Nobel de littérature 2015, diplômée de la faculté de journalisme de Minsk, Svetlana Alexievitch utilise l'interview comme essentiel instrument de travail.

À la manière d'un archéologue, elle fouille les traumatismes de l'histoire soviétique, occultés par le régime. Ces voix humaines, témoignages recueillis depuis quinze ans en Russie et Biélorussie, écrivent la mémoire de tout un peuple.

REPÈRES

Svetlana Alexievitch, « *Dix histoires au milieu de nulle part* », adaptation et mise en scène Stéphanie Loïk.

Théâtre de l'Atarante, jusqu'au 22 décembre. Lun, mer, ven 20 h 30, jeu et sam 19 h.

Diptyque le dimanche 1^{re} partie « *La Fin de l'homme rouge* » ou « *Le Temps du désenchantement* », 16 h. « *Dix histoires au milieu de nulle part* », 18 h 15. Tél. : 01 46 06 11 90.

1 « *Dix histoires au milieu de nulle part* », de Stéphanie Loïk



6 NOVEMBRE 2017

LA FIN DE L'HOMME ROUGE et DIX HISTOIRES AU MILIEU DE NULLE PART

J'avais chroniqué « La fin de l'homme rouge » voici deux ans déjà.

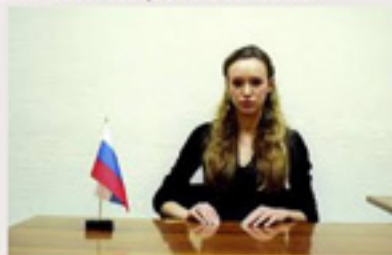
<https://camreve.wordpress.com/2015/10/19/la-fin-de-lhomme-rouge-de-svetlana-alexievitch/>

Je l'ai revu hier dans ce bel endroit de « l'Anis Gras-le lieu de l'autre » à Arcueil avec une jeune troupe de six comédiens époustouflants. Le style s'est épuré, densifié. Le choc est toujours là. Frontal. On prend au cœur tous ces chants, ces voix magistrales. Le silence se fait en nous mieux qu'en une cathédrale.

Entracte, on sort. On est ailleurs mais c'est encore doux...

Que dire de la suite?

Les dix histoires qui suivent nous laissent... nous laissent déposer nos peaux de vivants et être en dedans du dedans des choses, de l'Inexplicable, de l'Impalpable. Et du fil ténu et tenace de l'amour.



Il n'y a rien à dire et tout. La fin des utopies politiques. Un pays fracturé. Les arméniens encore et toujours traqués, tués à Soumgaït (1988), à Bakou (1990). Les communautés qui s'entredéchirent. La folie des hommes éternellement recommencée.

Le sens de tout cela?



Un rien qui se faufile et pout tout.

Une aide qui vient d'on ne sait où. Un chant, des voix. La vie qui, comme l'eau, contourne les obstacles et les charniers et irrigue d'autres devenirs.

Puissance du texte, grâce des corps en total accord, magie de l'interprétation.

Dénuement. Beauté et Frissons.

Allez-y!







© Michael Bunel

La Fin de l'homme rouge ou le temps du désenchantement (1^{ère} partie) · RE-CRÉATION
Dix histoires au milieu de nulle part (2^{ème} partie) · CRÉATION

de Svetlana Alexievitch - Prix Nobel de littérature 2015

Publié aux Editions Actes Sud / Traduction Sophie Benech

Adaptation et mise en scène de Stéphanie Loïk



© Arseniy Namestnikov

